

LIVRET D'ÉTUDE & DE RÉFLEXION

LECH LECHA

10 Questions à poser à la table de chabbat

Dix questions tirées du cours du Rav Raphaël Benizri « Lech Lecha : le parcours d'Avraham » : un ordre de partir « pour toi », un autel à Chekhem, une tente écrite au féminin, et les trois déviations qu'Avraham a combattues entre trois et soixante-quinze ans. Jusqu'à cette promesse : tu ne verras pas davantage, tu verras autrement.



Rav Raphaël Benizri

Sommaire des sujets

Thèmes de réflexion et questions à partager autour de la table de Lech Lecha

01 « Va pour toi »

02 Chekhem : la terre et l'autel

03 L'écorce et le fruit

04 Entre Beth-El et Aï, la tente de sa femme

05 Nommer un lieu, ne pas juger un homme en marche

06 Trois portes, trois principes

07 Brouter la Torah ou la creuser

08 Une idolâtrie de quatre cents chapitres

09 Enosh, le déluge, Babel : trois manières de manquer la foi

10 Un serment qui engage

« Va pour toi »



P R É S E N T A T I O N

Les premiers mots de la paracha sont un ordre de départ : quitte ta terre, ta patrie, la maison de ton père. Le Rav s'arrête sur la traduction même de ces mots, et sur la terre vers laquelle Avram doit aller — une terre que le verset ne nomme pas.

L A Q U E S T I O N

Que signifie un ordre donné « pour toi » — et vers quelle terre part-on quand elle n'est pas encore décrite ?

L A R É P O N S E

« Va pour toi, hors de ta terre, de ta patrie et de la maison de ton père, vers la terre que je te ferai voir » (Béréchit 12, 1).

« Va pour toi » se traduit d'abord comme un ordre donné en faveur de celui qui le reçoit : va pour ton bien, pour ton épanouissement. Et la terre vers laquelle il faut aller n'est pas seulement celle « que je te montrerai » : c'est celle où je me révélerai à toi. Le texte lie donc, dès l'origine, le déplacement et la révélation.

Suivent les promesses : je ferai de toi un grand peuple, je te bénirai, j'agrandirai ton nom, tu seras une bénédiction ; je bénirai ceux qui te bénissent, et ceux qui te maudissent ou te prennent à la légère, je les maudirai ; par toi seront bénies toutes les familles de la terre. Tout, dit le Rav, est déjà inclus dans ces premiers versets : la grandeur, la bonté qui régit le monde, l'investissement de chacun dans le service divin.

Et « j'agrandirai ton nom », c'est perpétuer une existence : ce nom d'Israël, qui doit inspirer le respect. Avram part comme il lui a été ordonné, à soixante-quinze ans, et Lot se joint à lui de son plein gré.

C O N C L U S I O N D U R A V

Vers la terre — non pas simplement que je te montrerai, mais où je me révélerai à toi.

L E Ç O N P O U R L A T A B L E

Nos déplacements — une nouvelle ville, un nouveau travail, une nouvelle étape — sont-ils pour nous des départs « pour notre bien » ? Que chacun raconte un changement qu'il a d'abord subi, et qui lui a finalement révélé quelque chose.

Chekhem : la terre et l'autel



PRÉSENTATION

Avram traverse le pays sans s'arrêter jusqu'à Chekhem. C'est là, et pas avant, que D' se manifeste à lui pour la première fois et lui promet la terre pour sa descendance. Avram y bâtit aussitôt un autel.

LA QUESTION

Pourquoi la première révélation a-t-elle lieu à Chekhem — et pourquoi Avram répond-il à la promesse d'une terre par un autel ?

LA RÉPONSE

« L'Éternel apparut à Avram et dit : à ta descendance je donnerai cette terre ; et il bâtit là un autel à l'Éternel qui lui était apparu » (Béréchit 12, 7).

Le texte précise qu'Avram s'est mis en route vers Canaan sans s'arrêter en chemin, sans dévier, puis qu'il a traversé le pays jusqu'au lieu de Chekhem. Or Chekhem est le lieu du mont Guerizim et du mont Eval, là où l'alliance entre D' et le peuple juif sera renforcée à propos de la charte de la Torah — mais cette fois avec un serment. Jusque-là, il n'y avait pas eu de manifestation : Chekhem marque un réel tournant dans la prise de possession du pays.

Et Avram y bâtit un autel. Il a donc compris, dit le Rav, que cette terre ne pouvait être justifiée, que la propriété ne pouvait se justifier, que par l'autel qu'il érigeait. Ce n'est pas un titre de propriété qui fonde la possession, c'est ce que l'on bâtit dessus — et cela pour donner une plus grande résonance à sa mouvance, tant physique que spirituelle.

CONCLUSION DU RAV

La propriété ne pouvait se justifier que par l'autel qu'il érigeait.

LEÇON POUR LA TABLE

Ce que nous possédons — une maison, un métier, un nom — se justifie-t-il par ce que nous bâtissons dessus ? Quel serait « l'autel » de notre maison, ce qui lui donne son sens ? Que chacun propose une réponse.

L'écorce et le fruit



PRÉSENTATION

À peine Avram est-il arrivé que le texte ajoute une précision : « le Cananéen était alors dans le pays ». La terre promise est déjà occupée, et elle le sera encore longtemps par des voisins qui ne veulent pas de lui.

LA QUESTION

Pourquoi la Torah mentionne-t-elle le Cananéen au moment même de la promesse — et que représente pour Israël un voisinage hostile ?

LA RÉPONSE

« Le Cananéen était alors dans le pays » (Béréchit 12, 6).

Que nous le voulions ou non, répond le Rav, de même que le fruit est entouré d'une écorce, le peuple juif est entouré de différentes écorces, et il le sera constamment. Et tout dépend du fruit : la nature de l'écorce dépend de l'état du fruit qu'elle entoure.

Or l'écorce protège le fruit. Nos ennemis sont ainsi destinés, d'une certaine manière, à être nos protecteurs, de telle sorte que nous puissions nous réaliser de l'intérieur. Le voisinage hostile n'est donc pas seulement un obstacle sur la route d'Avram : il est ce qui contient, ce qui oblige le fruit à mûrir à l'abri.

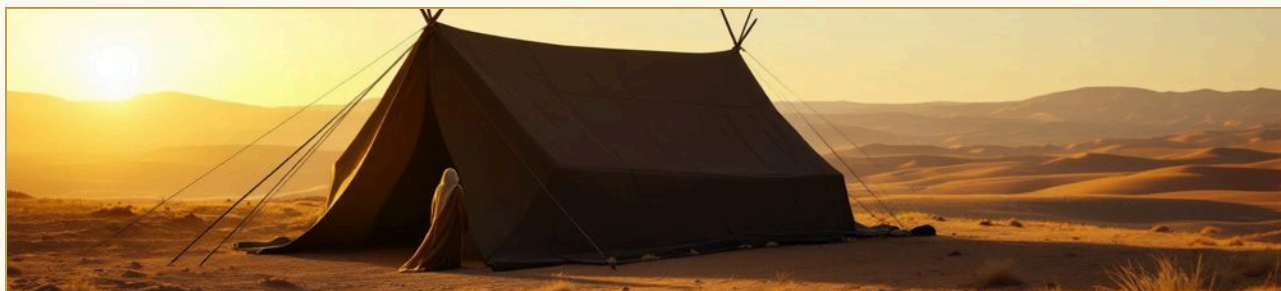
CONCLUSION DU RAV

Nos ennemis sont destinés à être nos protecteurs, de telle sorte que nous puissions nous réaliser de l'intérieur.

LEÇON POUR LA TABLE

Il y a, autour de chaque famille, des oppositions et des hostilités. Laquelle nous a, sans le vouloir, obligés à nous resserrer et à mûrir ? Et le fruit, chez nous, est-il en bon état ?

Entre Beth-El et Aï, la tente de sa femme



PRÉSENTATION

De Chekhem, Avram se déplace vers la montagne et dresse sa tente, avec Beth-El à l'ouest et Aï à l'est. Deux détails retiennent le Rav : l'orthographe du mot « sa tente », et le nom d'Aï, qui reviendra au temps de la conquête.

LA QUESTION

Pourquoi le texte écrit-il « sa tente » au féminin — et pourquoi signaler, dès Avram, la ville d'Aï ?

LA RÉPONSE

« Il dresse sa tente, Beth-El à l'ouest et Aï à l'est » (Béréchit 12, 8).

Avram est la montagne : par rapport aux patriarches qu'il a initiés, il est l'accès difficile, réservé à une élite, comme le dit son nom d'Avram, père d'une élite. Et pourtant, là-haut, sa tente est écrite au féminin : sa tente à elle, la tente de sa femme. Avant qu'il y ait un lieu de rencontre entre le divin et l'homme, il y a d'abord celui de l'homme et de son épouse. Cela, dit le Rav, veut dire beaucoup.

La précision géographique n'est pas davantage une simple indication de carte. Aï est le lieu où, lors de la conquête de la terre promise, survient un incident, une profanation du nom divin. C'est dire que cette terre, jusque dans sa conquête, doit être prise en tenant compte des exigences morales et spirituelles.

CONCLUSION DU RAV

Avant qu'il y ait le lieu de rencontre du divin et de l'homme, il y a d'abord celui de l'homme et de son épouse.

LEÇON POUR LA TABLE

La maison est le premier sanctuaire. Qu'est-ce qui, chez nous, fait de la tente « la tente de l'autre » — un lieu où chacun se sent accueilli ? Et quelle exigence morale ne voudrions-nous jamais sacrifier, même pour réussir ?

Nommer un lieu, ne pas juger un homme en marche



PRÉSENTATION

Sur la montagne, Avram bâtit un second autel et « appelle au nom de l'Éternel ». Puis il repart, toujours vers le sud. Le Rav s'arrête sur ce geste de nommer, et sur ce voyage qui ne trouve pas encore son terme.

LA QUESTION

Que fait Avram quand il « appelle au nom de l'Éternel » sur un lieu — et pourquoi ne faut-il jamais statuer sur un homme tant qu'il marche ?

LA RÉPONSE

« Il bâtit là un autel à l'Éternel et appela au nom de l'Éternel. Puis Avram partit, allant et se déplaçant vers le Néguev » (Béréchit 12, 8-9).

Le second autel n'a pas la fonction du premier : le premier était pour la révélation, celui-ci pour la promesse de la terre. Et de même qu'Adam a donné un nom à tous les êtres qui l'entouraient, Avram identifie ici le lieu, le makom. Le makom est le lieu d'épanouissement de l'être ; c'est pourquoi il est aussi un attribut divin : il englobe tout, et c'est de là que se diffuse le nom de D'.

Nommer, c'est dire soit la nature présente d'une chose, soit son projet. Ici, c'est le projet : Avram a atterri dans ce pays, mais il n'a pas trouvé sa résidence définitive ; il est toujours dans le mouvement du lekh lekha, et il va toujours du côté de Yerouchalayim.

Ainsi d'un homme : tant qu'il marche, nous n'avons pas à dire qu'il est ceci ou cela ; nous ne savons pas ce qu'il deviendra. Un seul a mérité un attribut divin de son vivant : Its'hak, puisque l'on jure par « la crainte d'Its'hak ».

CONCLUSION DU RAV

Tant que l'homme est en marche, nous souhaitons qu'il soit toujours en évolution positive.

LEÇON POUR LA TABLE

Nous avons vite fait de dire d'un enfant, d'un frère ou de nous-mêmes : « il est comme ça ». Quel jugement avons-nous porté trop tôt sur quelqu'un qui marchait encore ? Et quel nom — quel projet — donnerions-nous à notre maison ?

Trois portes, trois principes



PRÉSENTATION

Le Rav quitte un instant le récit pour la structure de la foi. Nos sages parlent de trois portes de la Guéhinom : dans la mer, dans le désert, à Yerouchalayim. Il y lit trois dangers, auxquels répondent trois principes.

LA QUESTION

Que disent ces trois portes de la Guéhinom — et quels sont les trois principes de la foi qui leur répondent ?

LA RÉPONSE

Nos sages : trois portes ouvrent sur la Guéhinom — dans le désert, dans la mer, à Yerouchalayim.

La porte de la mer est celle qui a cherché à engloutir Yona, le prophète chargé de porter la parole aux nations. L'eau est informe : elle prend la forme du récipient où on la verse, sinon elle se répand dans toutes les directions, toujours en pente descendante ; pour qu'elle prenne forme, il faut la terre. La porte du désert est celle qui a englouti Kora'h et les siens, ceux qui contestent l'ordre divin. Celle de Yerouchalayim s'ouvre quand on nie qu'une providence veille sur le monde à partir de ce lieu : la ville devient la proie des nations qui se la réclament.

Trois principes y répondent. Il y a un créateur et un maître du monde. Ce monde existant, il doit nous donner la recette de son fonctionnement : c'est la Torah, donnée précisément dans le désert. Et Yerouchalayim est le lieu de résidence de la présence divine. Le Rav note que le texte dit trois fois que le peuple a eu foi : en recevant la Torah, en traversant la mer, et lorsqu'on lui a promis la terre.

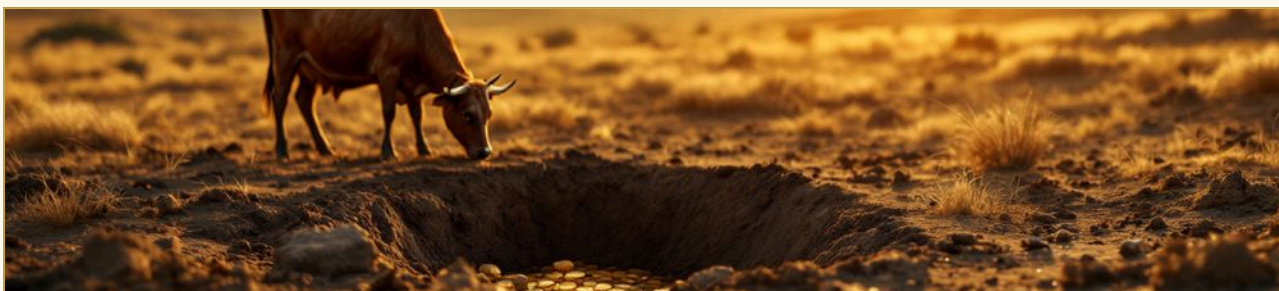
CONCLUSION DU RAV

Ce n'est pas parce que D' existe qu'il doit se manifester ; c'est parce qu'un monde existe qu'il doit nous donner la recette de fonctionnement de ce monde.

LEÇON POUR LA TABLE

L'eau sans récipient emporte tout. Quels sont les « récipients » de notre maison — les rythmes, les règles, les lieux — qui donnent forme à notre vie ? Lequel s'est un peu fissuré ces derniers temps ?

Brouter la Torah ou la creuser



PRÉSENTATION

Qu'il y ait un créateur, dit le Rav, relève presque de l'évidence : devant une œuvre parfaitement organisée, on ne peut invoquer le hasard. On peut même se demander si cela mérite encore le nom de foi. Où commence-t-elle alors ?

LA QUESTION

Où commence la foi, si l'existence d'un créateur relève de l'évidence — et quelle différence entre glaner la Torah et la creuser ?

LA RÉPONSE

« Comme le bœuf broute l'herbe des champs » (Bamidbar 22, 4) : l'image que le Rav applique à une certaine façon d'étudier.

La foi commence lorsqu'on dépasse l'évidence : lorsqu'on considère que de toute chose on n'a jamais perçu que l'extérieur, et que la terre, la mer et les cieux gardent en profondeur des trésors qui nous engagent à la recherche. De même que l'investissement scientifique porte ses fruits, l'investissement spirituel porte les siens, et d'abord dans l'étude de la Torah.

Or on se contente parfois de récolter la Torah et de la glaner, comme le bœuf broute son herbe : quand il n'y en a plus, il va ailleurs, il cherche une autre contrée où trouver sa nourriture. La véritable foi est celle qui ne s'arrête pas au produit naturel placé devant nous, comme s'il épuisait la réalité, mais qui cherche ce qui est enfoui à l'intérieur.

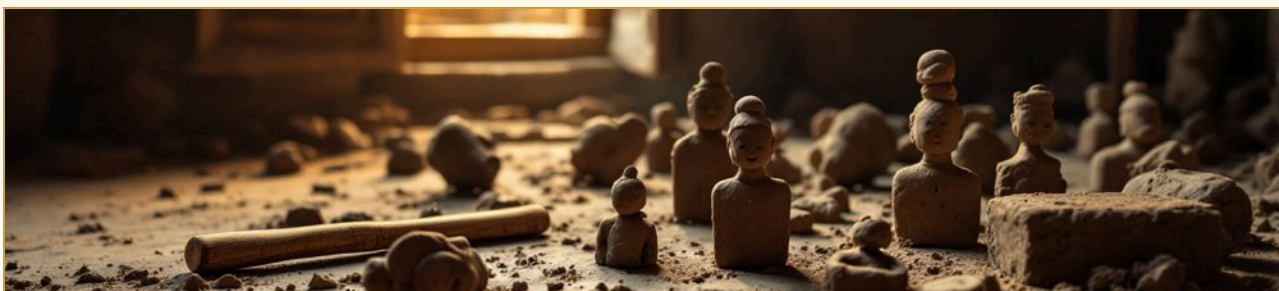
CONCLUSION DU RAV

La véritable foi, c'est celle qui ne s'arrête pas au produit naturel qui est devant nous.

LEÇON POUR LA TABLE

Quand nous étudions, broutons-nous ou creusons-nous ? Que chacun choisisse un verset qu'il croit connaître par cœur, et cherchons ensemble ce qu'il pourrait cacher encore.

Une idolâtrie de quatre cents chapitres



PRÉSENTATION

Nos sages rapportent que le traité d'Avraham sur l'idolâtrie comptait quatre cents chapitres, et qu'il ne nous en reste que cinq. Le Rav en tire une première leçon : le mot français « idolâtrie » est trop faible pour ce qu'Avraham a combattu.

LA QUESTION

Que désigne vraiment avoda zara, le « culte étranger » — et étranger à qui ?

LA RÉPONSE

Avoda zara : littéralement, le « culte étranger ».

En hébreu, avoda zara est le culte de tout ce qui est étranger. Étranger à qui ? D'abord à soi. Car je ne peux pas objectiver les choses si je ne les ai pas intériorisées : je suis bâti d'une matière et d'un esprit, et c'est cet amalgame qui me permet d'appréhender l'univers créé par D'. Ce que je n'ai pas fait passer en moi, ce qui reste extérieur, peut devenir une idole.

C'est pourquoi le combat d'Avraham ne se réduit pas au bris de quelques statues. Il porte sur toutes les manières de vénérer ce qui n'a pas été intériorisé — les forces de la nature, les idées, les systèmes —, et il est si vaste qu'il fallait quatre cents chapitres pour le décrire. Ces tentations étaient courantes alors, dit le Rav ; elles le sont aujourd'hui, et elles le seront demain.

CONCLUSION DU RAV

Je ne peux pas objectiver les choses si je ne les ai pas intériorisées.

LEÇON POUR LA TABLE

Qu'admirons-nous sans l'avoir vraiment fait nôtre — une mode, une opinion, un modèle de réussite ? Que chacun cite une chose qu'il « sert » un peu trop, et qui lui reste au fond étrangère.

Enosh, le déluge, Babel : trois manières de manquer la foi



PRÉSENTATION

Avraham commence sa recherche, dit-on, à trois ans ; D' ne l'appelle qu'à soixante-quinze. Entre les deux, il a mené la lutte contre trois déviations, trois formes d'idolâtrie, héritées de trois générations.

LA QUESTION

Quelles sont ces trois déviations qu'Avraham a combattues — et pourquoi le Rav dit-il qu'elles sont encore les nôtres ?

LA RÉPONSE

« Alors on commença à invoquer le nom de l'Éternel » (Béréchit 4, 26), lu comme une profanation ; « la terre s'emplit de violence » (Béréchit 6, 11).

La première est celle de la génération d'Enosh : fixer toute sa pensée sur les dérivés de la création et de la pensée plutôt que de remonter à la source. Il est plus facile de parler des manifestations plurielles du divin — dans les idées, la nature, la science — que de s'en remettre à l'Être qui englobe tout.

La deuxième est celle du déluge : laisser l'homme à ce qu'il sent, à ce qu'il désire, et rejeter le principe qui relie les forces à leur source unique ; le monde devient informe, comme l'eau sans digue qui emporte tout. La troisième est celle de la dispersion, au temps de Nimrod : séparer le spirituel du matériel, se gérer soi-même sans volonté supérieure. Ils avaient pourtant le langage du sacré ; ils l'ont coupé de sa source.

On enseigne qu'Avraham a commencé à chercher à trois ans, l'âge de la première coupe de cheveux, où l'on garde les péot : cette portion de spiritualité d'où lèvera une semence nouvelle. Seul dans une mer d'humains, il tient bon.

CONCLUSION DU RAV

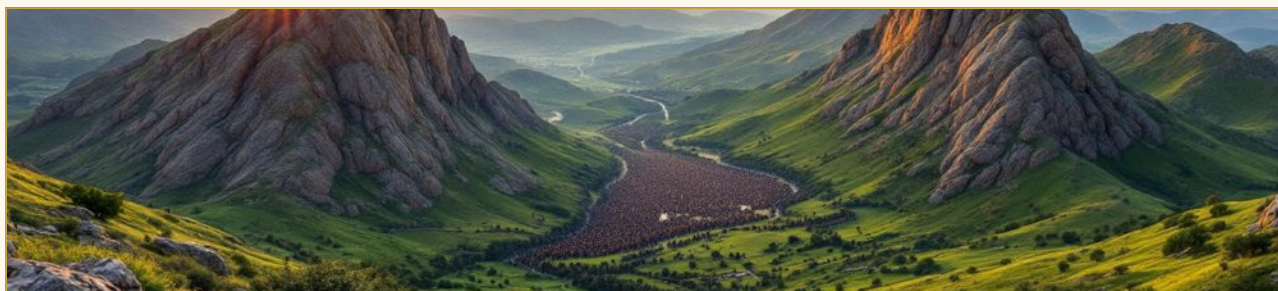
Ce langage, tout comme il était le langage de la création, était aussi le langage de la révélation.

LEÇON POUR LA TABLE

Morceler, tout permettre, tout gérer seuls : laquelle de ces trois tentations nous guette le plus aujourd'hui, dans notre famille ? Que chacun réponde pour lui-même avant de répondre pour les autres.

SUJET 10

Un serment qui engage



PRÉSENTATION

Le Rav revient pour finir au verset du départ, « la terre que je te ferai voir », et le relie à ce qui se passera des siècles plus tard à Chekhem : un serment prononcé entre deux montagnes, à l'entrée dans le pays.

LA QUESTION

Que reste-t-il à faire voir à un homme qui sait déjà voir — et pourquoi fallait-il une nouvelle alliance à l'entrée de la terre, alors que tout avait été dit au Sinai ?

LA RÉPONSE

« Maudit soit celui qui n'établira pas les paroles de cette Torah » (Devarim 27, 26).

« Je te ferai voir » ne promet pas de voir davantage : Avram sait déjà voir. Il va voir autrement, découvrir une nouvelle perspective, accéder à une vision intérieure au lieu de se contenter d'une vision extérieure. Mais on n'accède à cette vision, dit le Rav, qu'en intériorisant le serment de l'alliance prononcé sur le Guerizim et le Eval, six tribus d'un côté, six de l'autre et les Lévites au milieu.

Pourquoi cette nouvelle alliance ? La Torah du Sinai laissait à chacun sa latitude : l'un est zélé, l'autre en prend une part et en délaisse une autre, sans être pour autant hors du peuple d'Israël. Mais le verbe « jurer » se dit en hébreu à une forme réfléchie, celle d'une action qui revient sur soi : je suis entraîné, mû par l'engagement lui-même. Sur cette terre qui lui a été donnée, il n'y a pas d'autre possibilité de vivre que dans le cadre de la Torah.

CONCLUSION DU RAV

Tu sais bien voir les choses, mais tu vas voir les choses autrement.

LEÇON POUR LA TABLE

Il y a des engagements que nous prenons, et d'autres qui nous prennent. Lequel, dans notre vie, nous « entraîne » désormais sans que nous ayons à y penser ? Et que voyons-nous autrement depuis que nous le tenons ?